

Assistons plutôt à une leçon de comptabilité telle qu'elle se donne dans plusieurs de nos couvents.

Toute la classe s'organise en système de maison de commerce au complet, avec tous les accessoires de la comptabilité des banques : échange, courtage, etc. Les divers livres de comptes sont figurés au tableau noir. Les rôles ayant été distribués entre les diverses élèves, chacune énonce à haute voix, sous forme de question, l'opération à faire, avec le principe qui la régit. Toutes les autres répondent simultanément. Les entrées se font ainsi successivement dans leurs livres respectifs. Chemin faisant, on rédige des billets et des traites de toute valeur, on négocie avec les banques ou les bureaux d'échange, faisant tous les calculs que comportent ces diverses opérations, et finalement, on clôt les livres par la balance de vérification. La maîtresse surveille et corrige au besoin. Chaque élève change de rôle à chaque leçon différente, passant ainsi à diverses reprises par toute la variété des opérations commerciales. Peut-il y avoir, en vérité, méthode plus rationnelle et plus efficace ?

De la comptabilité à la littérature, il n'y a plus qu'un pas. Tout de même, abordons cette dernière sans autre préambule. La rédaction, commencée dans les classes inférieures, est cultivée ici avec plus de soin. Lettres, descriptions, narrations, voilà le menu littéraire des couvents. C'est assez fruste et élémentaire, sans doute, mais on y trouve une fraîcheur et une simplicité de bon aloi ; il y a même parfois une grâce et une élégance surprenantes chez de enfants qui viennent d'un milieu illettré et qui n'ont jamais eu l'avantage de lire des modèles de style. Cette appréciation n'est pas le fruit d'un examen passager, mais d'une étude sérieuse et d'une expérience de plusieurs années. En effet, depuis trois ans déjà, un concours littéraire, sur un sujet inconnu d'avance, est proposé aux élèves du cours supérieur de tous les couvents du diocèse de Québec, les élèves des maisons de chaque institut différent concourant entre elles. Il y a là un puissant stimulant à la culture littéraire et grammaticale qui, en définitive, est le critérium le plus sûr de la valeur du cours d'études. Toutes les lettres du concours sont écrites d'après les exigences de l'étiquette épistolaire ; la plupart sont des chefs-d'œuvre de calligraphie ; presque toutes sont irréprochables au point de vue de la syntaxe ; bien peu contiennent de graves incorrections de style : toutes expriment de beaux sentiments et de bonnes pensées : quelques-unes mériteraient d'être publiées dans des recueils.

Mais l'anglais, la langue des maîtres du pays, l'apprend-on ? Oui et non. On l'étudie jusque dans les campagnes les plus éloignées des centres ; on apprend à le lire, et souvent avec une perfection de prononciation—toujours relative sans doute—qui étonnerait l'étranger⁽¹⁾. Il y a certains milieux où seule la maîtresse est d'origine anglaise, et où cependant les plus grandes difficultés de prononciation (*th*, *h* aspirée, consonnes finales, etc.) sont vaincues. Si l'on n'arrive pas à converser librement, faut-il s'en plaindre ? Assurément non. Celles qui, par malheur, prennent la route des États-Unis, ne l'apprendront que trop vite, peut-être même au détriment de leur langue

(1) On se rappelle la surprise et l'admiration de professeurs et élèves français à la dernière exposition de Paris, en présence des travaux bilingues de nos garçons et de nos filles.